

Journées d'études

Un fantasme prêt-à-porter ? Questions sur le fantasme féminin

Samedi 06 mars 2021

Intervention d'**Alice Massat**

Les grandes Autres

Je commence par une citation d'Hélène Deutsch à propos de ce qu'elle a appelé : « *Le masochisme féminin et sa relation à la frigidité*¹ » :

Mesdames et Messieurs,

Permettez-moi d'exprimer la devise de cette conférence : Jamais, à travers les siècles, la femme n'aurait permis à l'ordre social de la tenir à l'écart des possibilités de sublimation d'une part, de la satisfaction sexuelle d'autre part, si elle n'avait trouvé dans la fonction de reproduction une grandiose satisfaction des deux ».

Sublimation et satisfaction sexuelle donc, assouvies « *de façon grandiose* », selon Hélène Deutsch, dans la fonction de reproduction qu'une femme est en mesure d'accomplir. Cela s'est dit il y a presque un siècle, en 1930. Ce qui s'est passé depuis à propos du statut social des femmes et de leurs inscriptions symboliques nous permet-il de considérer les choses autrement en ce qui concerne ce « *masochisme féminin et sa relation avec la frigidité* » si bien repérés par Hélène Deutsch, et comme en prémisses de ce Lacan a précisé avec sa *Jouissance Autre* (une jouissance hors langage, hors symbolique) ? Cela nous permettra-t-il aussi de caractériser, peut-être davantage, ce que révèlent certaines patientes actuelles, leurs demandes et leurs plaintes, mais aussi leurs positionnements par rapport au discours courant et à ses influences, à la manière d'un autre commandement social, bien différent de celui du siècle passé ? Puisqu'entre-temps il y a eu, pour une femme, la possibilité de s'inscrire à l'université sans l'autorisation légale de son mari, le droit de vote, la possibilité d'une émancipation financière aussi vis-à-vis du conjoint, avec le droit à un compte en banque personnel. Et bien-sûr une contraception devenue légale et médicalement assistée avec la commercialisation de la pilule

¹ Hélène DEUTSCH, « Le masochisme féminin et sa relation à la frigidité », in *Féminité mascarade, études psychanalytiques réunies par M. C. Hamon*, Paris, Seuil, 1994, p230.

et le droit à l'avortement. Ces quelques exemples nous permettent-ils aussi de revenir autrement là où Freud s'était arrêté avec la notion de *penisneid*, à même de soutenir et d'organiser un fantasme qui concernerait spécifiquement les femmes et leur désir ; avec comme ce *penisneid* le suggère, une substitution du pénis par l'enfant procréé ?

Les femmes sont ainsi souvent présentées comme des spécialistes de la substitution, du glissement contigu ou métonymique, et pas seulement signifiant, mais aussi physiologique. Les mystères de leurs corps révèlent pour le moins que leurs zones érogènes ne sont pas assignées ni localisables de la même manière repérable que chez le partenaire masculin. Sandor Ferenczi, dans sa théorie de la génitalité, en accentuant les propos de Freud, parle du : « *déplacement de l'érogénéité du clitoris (pénis féminin) à la cavité génitale. L'expérience analytique nous incline cependant à supposer que, chez la femme, non seulement le vagin mais aussi d'autres parties du corps peuvent se génitaliser, comme l'hystérie en témoigne également, en particulier le mamelon et la région qui l'entoure*² ».

Nous nous demandons aujourd'hui — c'est dans l'argumentaire de ces journées : quel est le lieu du fantasme pour une femme ? Je vais prendre cette question à la lettre en vous proposant de partir justement du corps féminin, avec cette question de lieu, de localisation qui incite à revenir sur les leçons de Lacan du début de son séminaire *L'Angoisse*, desquelles je viens d'extraire cette citation de Ferenczi, mais aussi pour d'autres raisons. D'abord, parce que Lacan précise dès le début de ce séminaire que la structure de l'angoisse et celle du fantasme sont les mêmes. Aussi parce que ces leçons mêmes marquent un moment historique de l'élaboration lacanienne, qui fait événement. Et surtout parce que cet événement concerne le *a*, qui est non seulement le troisième terme de la formule du fantasme, mais aussi la désignation d'un objet qu'il s'agit de distinguer du phallus, en tant qu'il lui est autre, et qu'il en propose, semble-t-il, un au-delà ou un en deçà : « *C'est ma seule invention* » en a dit Lacan.

Quelle est la fonction de cette invention, de cet objet ? A quoi bon ? Pourquoi devrions-nous, encore de nos jours, accorder tant d'importance, à cette lettre minuscule, ou à ce qu'elle recouvre de manière algébrique ? Pourquoi ne pas nous cantonner au phallus et le maintenir au centre de nos attentions et de nos théories ? Pourquoi ne pas en rester comme ça à la mesure des reproches fréquemment adressés à la psychanalyse d'être *phallogocentrée* ?

² Sandor FERENCZI, *Une théorie de la génitalité*, 1924

En 1963, au moment où Lacan précise la situation topologique de l'objet avec son schéma optique, il dit de sa fonction que « *nous ne pouvons la cerner qu'en la contournant* »³. C'est ce qui laisse entrevoir l'usage de la bande de Mœbius, par exemple, et son soutien topologique. Mais d'abord, de ce contour, de ce que nous en savons, c'est qu'il se révèle à partir du phallus. Ou bien, disons plus concrètement : de la zone génitale masculine. Et puisqu'il n'est pas simple d'être direct à propos d'un objet qui se contourne, autant revenir concrètement à sa source, c'est-à-dire de manière clinique, en suivant par exemple une illustration qu'en donne Karl Abraham. Il s'agit d'une de ses patientes et de son « *fantasme de l'appropriation du pénis de son père* ». Il est à remarquer, écrit Karl Abraham, qu'« *elle s'identifiait in toto avec cette partie du corps* ». *In toto* : complètement, à cette « section » du corps du père. Et puis, sous l'effet du traitement psychanalytique, les symptômes d'impulsions cleptomaniaque de cette femme se dissipent. Ses productions fantasmées prennent un autre tournant, car la patiente se met à rêver de son père « *comme d'un homme entier, mais à l'exception d'une seule partie de son corps. (...) L'objet actuellement refoulé était justement celui qui avait exercé un pouvoir obsédant conscient.* » écrit alors Karl Abraham — en 1924, dans son *Essai sur le développement de la libido*⁴. Et c'est à partir de cette zone manquante, du contour de cette zone génitale, que Karl Abraham présente « *l'hypothèse d'un stade d'amour objectal excluant les organes génitaux* ». Je poursuis la citation : « *Le refus de la zone génitale s'étend tant au corps du sujet qu'à celui de l'objet. Deux symptômes fréquents et importants s'expliquent, dit Abraham, pour une grande part par cet état de fait : ce sont l'impuissance de l'homme et la frigidité de la femme* ».

Nous y voilà : le 9 janvier 1963, Lacan reprend ces deux symptômes dans leur rapport à l'angoisse — et je souligne qu'il ajoutera un peu plus tard que « *l'angoisse est la seule traduction subjective du a* ». Nous repérons facilement que son propos est ici rigoureusement référé à Karl Abraham et à Freud bien-sûr⁵. Mais surtout, ce que Lacan va en faire, c'est d'aviser cet au-delà du phallus, en inscrivant cet objet pour lui permettre de se situer au centre de nos attentions. D'Imaginaire, il accède à un Réel, par ce qu'en fait Lacan à ce moment-là, et puis au Symbolique, du fait de l'écriture de cette petite lettre en tant que cause : nous pouvons en parler.

³ LACAN, *L'Angoisse*, leçon VIII (16 janvier 1963).

⁴ KARL ABRAHAM, « Esquisse d'une histoire du développement de la libido fondée sur la psychanalyse des troubles mentaux », 1924, in *Œuvres complètes II*, Payot

⁵ FREUD, *Inhibition, symptôme et angoisse*, 1926, et « Angoisse et vie pulsionnelle » in *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse XXXIIIème conférence* (pour cette leçon VIII).

Du phallus, Lacan se sert bien-sûr, du moins de ce contour qui en délimite la zone désirante sur le reste du corps. Et de ce contour, qu'il nomme *moins phi* (la zone génitale, rendue imperceptible par le refoulement), par cette découpe répartitrice, se révèle une autre découpe, imperceptible aussi, mais bien autrement, et elle aussi libidinalement investie, concernée par le *a*.

C'est donc en distinguant *moins phi* et *a*, en distinguant la castration imaginaire de l'objet du désir, que Lacan démontre que le *a* excède sa seule fonction imaginaire, celle d'être objet du désir, *objectum* : placé devant, visé par le désir. Cet objet, par l'abord réel qu'en présente à ce moment Lacan — et cela au moyen des élaborations effectuées dans son séminaire précédent sur la topologie des surfaces — cet objet, va être identifié par lui en tant que *cause du désir*. « Il est derrière le désir »⁶ dit Lacan. Il le cause. Et si cet objet là, ce *a*, se laisse appréhender par un sujet, ce sera par un affect, celui de l'angoisse — qui « *n'est pas sans objet* » selon la formule consacrée.

Est-ce que c'est cet objet qui fait causer les femmes ? Un jeune patient se plaint d'avoir été interrompu brutalement au cours d'une discussion à plusieurs sur le féminisme. Une jeune femme lui a dit : « toi tais-toi, tu n'as pas d'utérus ! ».

N'être pas sans l'avoir, ne pas l'avoir sans l'être... nous constatons souvent de nos jours une sorte de *phallicisation* imaginaire des organes féminins, pas seulement le clitoris comme au temps de Freud, mais aussi l'utérus, ou les menstruations (on parle sur les réseaux sociaux de « personnes menstruées » *versus* « non-menstruées »). Une *phallicisation* qui ne fait que renvoyer à un système binaire et alternatif d'oppositions qu'on pourrait dire stérile, où l'objet-cause n'est pas en cause : il est ignoré, saturé, bouché. Un système où la dimension phallique n'accède pas à sa fonction symbolique, car la valeur de cette fonction réside aussi dans ce que Lacan a pu en faire à partir de Freud, la manière dont il a su s'en servir justement : écrire *ce a* — et le situer en tant que cause du désir.

Alors si le phallus a servi à écrire *a*, à quoi nous sert, à nous, j'y reviens, cette écriture, au-delà de nos causeries ? À nous passer du phallus ? Nous entendons bien que non, puisqu'en lui substituant des caractères féminins, en substituant au « pouvoir » la « puissance » par exemple — celle « des femmes puissantes » — on ne s'en passe pas. On y retourne et on

⁶ *L'Angoisse*, leçon VIII (16 janvier 1963).

l'honore encore, ce phallus imaginaire, du moins dans le discours courant. Et souvent pour se quereller.

D'ailleurs, si nous restons binaires : qui dit « querelle » sous-entend forcément l'« amour ». On peut aussi *embrasser* ou *épouser* la querelle de quelqu'un. Bien-sûr, n'oublions pas l'amour ! Ce stade d'« amour objectal » dont Abraham fit l'hypothèse à partir de la première répartition qu'il a décrite. Car : « *du fait de sa zone génitale, disait-il, le névrosé ne peut pas aimer entièrement l'objet.* » L'hystérique résout le problème comme nous le savons, à la manière d'un enfant pas si cruel qui capture une mouche, lui arrache une patte et la libère *par amour*, pour la laisser vivre. A la suite de Freud, les illustrations cliniques ne manquent pas, qui révèlent toujours et encore ce fantasme féminin d'extraction, de coupure, de répartition. Aussi pour Hélène Deutsch, quand elle spécifie un fantasme masochiste dit « érogène », toujours à propos des femmes, et qui s'énonce ainsi : « *Je veux être châtrée par le père* ». Elle y voit un « *premier fondement du développement définitif de la féminité* ».

Cette « extraction » du phallus imaginaire renvoie clairement au complexe de castration. Ce qu'en dit Lacan, dans ces leçons cruciales de *L'Angoisse*, c'est que : « *le désir et la loi ont leur objet commun* » et que ce « *complexe de castration, c'est cette identité qui conjugue le désir du père à la loi* », c'est le fantasme commun œdipien, commun aux garçons comme aux filles, on pourrait dire. *Ready-made*, ajoute-t-il encore, pour les filles, déjà tout prêt, « prêt-à-porter ». Il n'y a plus qu'à s'en emparer. Sauf que...

Si l'« *On désire alors au commandement* », comme le formule Lacan, quelle prend donc la tournure de ce commandement, de l'interdit, qui va faire une femme désirante, et dans sa différence avec celui d'un homme ? Après ce que je viens d'exposer, j'ai l'impression que nous sommes amenés à envisager qu'un commandement, ce non, générateur du désir féminin est associé à ce contour, à cette répartition-délimitation-partialisation, qui revient constamment dans les observations cliniques et théoriques au sujet des femmes, juste après Freud. Mais aussi bien après... Et même pour Lacan, nous le savons, puisque plus tard, dans le *Sinthome*, il énonce carrément que le fantasme féminin, c'est de tuer l'homme, et pas seulement... le retranchement d'organe y est encore en jeu.

Alors nous l'avons vue, cette femme, avec Hélène Deutsch, se tenir à l'écart de l'ordre social, tout en s'y conformant, en le « permettant », tout du moins. Nous l'avons vue se complaire au désir de l'Autre : « *je veux être battue par le père* », puis « *je veux être châtrée par le père* ». « *Etre violée par lui... lui donner un enfant* ». Se faire l'objet de ce fantasme qui

conjugue désir et loi, et qui désigne surtout, spécialement pour une femme semble-t-il, l'importance du contour et du trajet que ce désir commande, *par amour*, un trajet par *glissement*, qui rassemble et qui délimite, qui circule, qui borde. A la manière aussi du trajet signifiant des formules de *On bat un enfant*.

Les dires d'une connaisseuse pourront peut-être nous conforter sur la nature d'un fantasme qui serait spécifié, côté femme. Cette dame, écrivain à succès, a fait sa fortune à partir de ce constat que : la pornographie est pour les hommes ce que les romans d'amour sont pour les femmes. Barbara Cartland corrobore positivement ce que Lacan a situé avec le nœud borroméen, le lieu de cette jouissance Autre, qui conjugue Réel et Imaginaire, en se démarquant du Symbolique. Et qui, par cette démarque, fait penser à l'amour, du moins, à ce *stade d'amour objectal* envisagé par Karl Abraham...

Une patiente de trente ans déclare : « Je voudrais être en accord avec mes idées politiques : je devrais être homosexuelle... mais je n'y arrive pas. Le sexe féminin me dégoûte. Je suis attirée par les hommes ».

Un homme phobique un peu plus âgé demande : « Pourquoi faut-il que je me sente en danger ? d'un danger qui provient de moi-même... Je ne sais pas pourquoi, je pense à mon sexe... j'ai peur de ses réactions... ».

En l'occurrence, il ne s'agit pour l'une ni pour l'autre de frigidité, ou d'impuissance. C'est le désir sexuel actif qui leur pose problème... en tant qu'il n'obéit pas... Il ne se conforme pas. Il ne se commande pas... du moins pas au moyen d'une pure décision consciente.

Il correspond pourtant, dans les deux cas, à la *norme mâle*. Mais il s'impose et fait problème. Quel est donc l'objet qui vient *avant lui* pour le commander, l'activer ? Un objet d'amour pour une femme, un objet de désir pour un homme ?

Pour conclure, je n'en proposerai pas une devise à la manière d'Hélène Deutsch, parce que je n'en sais rien. Néanmoins, ces retours sur les observations passées permettent, semble-t-il, en dépit des changements d'histoires, de contextes, et de consensus de mettre en perspective et de soutenir un autre désir, essentiel à nos explorations contemporaines : celui de l'analyste.